

Ritter : l'Iran frappe le Koweït et tire sur un pétrolier américain

L'ancien inspecteur en armement de l'ONU et officier du renseignement du Corps des Marines des États-Unis, Scott Ritter, rejoint l'émission pour discuter de la dernière série de frappes entre l'Iran et les États-Unis, alors que la guerre d'agression menée par Trump et Israël atteint un point de non-retour. Suivez Scott : <https://scottritter.com/> PATREON.COM/DANNYHAIPHONG Soutenez la chaîne d'autres manières : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhai...> Substack : chroniclesofhaiphong.substack.com Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritofho> Suivez-moi sur Telegram : <https://t.me/dannyhaiphong> #iran #iranwar #trump

#Danny

Bienvenue à tous, et bon retour dans l'émission. C'est votre hôte, Danny Haiphong. Comme vous pouvez le voir, je suis accompagné de Scott Ritter, ancien inspecteur des armements de l'ONU, officier du renseignement des Marines américains, analyste géopolitique et auteur. Scott, ravi de te revoir. — Merci, merci de m'avoir invité. Oui, alors, tout le monde, pensez à cliquer sur "J'aime" pendant qu'on démarre, et on va tout de suite passer aux derniers développements. Scott, d'abord, j'aimerais ton avis sur ce qui est, à bien des égards, une guerre des récits. Mais il y a aussi eu des actions militaires pendant la nuit, et les deux camps, les États-Unis et l'Iran, en donnent des versions très différentes.

D'abord, on a la version du CENTCOM sur ce qui s'est passé — une nouvelle violation du cessez-le-feu. Mais selon le CENTCOM, c'est l'Iran qui aurait commis, je cite, une violation flagrante du cessez-le-feu, en ripostant contre... enfin, c'est ce que dit l'Iran — mais selon eux, l'Iran aurait tiré un missile sur une base aérienne américaine au Koweït. Mais cela serait arrivé seulement après que les États-Unis ont frappé Bandar Abbas, parce que l'Iran avait envoyé des drones contre des navires américains près du détroit d'Ormuz, en invoquant, une fois de plus, la légitime défense. L'Iran, lui, raconte une toute autre version des événements de la nuit dernière.

Ils disent qu'ils interceptaient en fait des pétroliers, y compris un pétrolier américain qui tentait de traverser le détroit d'Ormuz avec ses transpondeurs éteints. Ils ont arrêté deux navires et forcé deux autres à faire demi-tour. Et puis, l'Iran affirme avoir tiré sur le Koweït pour avertir que les frappes américaines sur Bandar Abbas ne resteraient pas sans représailles — un avertissement que la situation pourrait encore s'aggraver. Alors, Scott, qu'est-ce qui se passe dans cette guerre en ce moment ? Il est censé y avoir un soi-disant cessez-le-feu, peut-être même un protocole d'accord en préparation, si les États-Unis continuent de frapper l'Iran malgré tout. Qu'est-ce qui se joue ici ?

#Scott Ritter

Eh bien, je veux dire, je le répète depuis cette semaine, et même depuis un certain temps : les États-Unis sont incapables de conclure un accord. Je ne pense pas qu'il y aura un accord, un cessez-le-feu formel, surtout pas un accord qui puisse être validé par le Sénat américain ou devenir une résolution du Conseil de sécurité. Bien sûr, c'est l'objectif, c'est ce qu'on vise. Mais les États-Unis sont incapables de conclure un accord. Même si on parvient à un compromis, vous savez, les États-Unis ont toujours des échéances. Par exemple, il faut que certaines choses se passent à tel moment, puis à tel autre. Et d'ici là, Donald Trump changera d'avis et voudra renégocier, parce que Donald Trump n'est plus vraiment intéressé par un accord ou un traité.

Il s'intéresse à l'accord, mais l'accord, c'est tout autre chose. Un accord, c'est, vous savez, une voie à sens unique. Un accord, c'est ce qui est bon pour Donald Trump. C'est quelque chose qu'on peut rompre à tout moment, dès que ça devient un mauvais accord, et qu'il faut alors remplacer par un bon accord. Il peut donner l'impression d'avoir un accord, mais ensuite, en parlant aux gens, il se rend compte que c'est en fait un mauvais accord, et il revient dessus. Franchement, ça doit être très frustrant de négocier avec les États-Unis en ce moment, parce qu'on n'arrive pas à être cohérents sur quoi que ce soit. Les Iraniens, eux, ont été très cohérents depuis le début, sur leurs demandes et sur leurs exigences.

Et oui, l'Iran peut imposer ses conditions, parce qu'après tout, ce n'est pas eux qui ont perdu la guerre. C'est nous. Voilà où on en est. Alors, que va-t-il se passer ? Difficile à dire. Je ne vois pas de conflit à grande échelle éclater. Les États-Unis ne peuvent pas tenir économiquement. On est déjà dans une situation économique très critique. L'Iran va percevoir ses droits de passage. Je sais que Scott Besson, le secrétaire au Trésor, vient d'envoyer un avertissement à Oman et à l'Iran, en disant que ça ne serait pas toléré. Mais je ne pense pas qu'Oman ou l'Iran se soucient vraiment de ce que pense Scott Besson, ou de ce que pense le Trésor américain. Au bout du compte, l'Iran a une emprise totale sur le transit du pétrole par le détroit d'Ormuz. Et rien de ce que les États-Unis peuvent dire, faire, espérer ou vouloir ne changera ça.

La seule chose qui pourrait changer ça, c'est que les États-Unis respectent un accord... mais ils sont incapables d'en conclure un. Donc, je pense qu'il y aura un accord de principe sur certains points. Vous savez, peut-être la levée du blocus, peut-être le retrait des forces américaines, un certain recul... quelque chose se fera. Mais, au bout du compte, l'Iran ne donnera pas aux États-Unis ce qu'ils veulent sur la question nucléaire. C'est la réalité, tout simplement. Et l'Iran ne cessera pas non plus de prélever une taxe environnementale dans le détroit d'Ormuz. C'est comme ça, c'est la réalité.

Et Donald Trump, à ce stade, a dit que c'était des points de rupture. Donc je pense que c'est là où on en est aujourd'hui. On voit simplement la preuve vivante du fait que l'administration Trump, et même les États-Unis dans leur ensemble, sont littéralement incapables de conclure un accord. Et je ne pense pas qu'il y aura un traité de paix formel. J'aimerais vraiment me tromper là-dessus. Franchement, rien ne me ferait plus plaisir que d'apprendre demain qu'ils l'ont signé, que tout va bien, que ça passe au Sénat, qu'ils l'approuvent, que ça devient un traité, que ça va au Conseil de

sécurité, et que tout est parfait. Mais je ne vois pas ça arriver, parce que je ne pense pas que Donald Trump soit capable de laisser une telle chose se produire.

#Danny

Et il semble incapable de sortir de cette guerre que, comme vous l'avez dit, et je suis d'accord avec vous, les États-Unis ont perdue. Pourtant, l'Iran, lui, semble faire tout ce qu'il peut pour rester dans le cadre du cessez-le-feu actuel, tout en montrant aux États-Unis, avec cette dernière frappe de missiles contre une base aérienne américaine au Koweït, qu'il a la capacité de continuer s'il le souhaite. Et cela, il ne cesse de le promettre depuis la mise en place du cessez-le-feu, il y a presque deux mois maintenant. Alors, comment expliquer, Scott, pourquoi l'administration Trump, pourquoi le CENTCOM américain, continuent avec ces... je ne sais pas comment les appeler... ces frappes ponctuelles, ces attaques contre l'Iran suivies d'un repli, en disant : non, non, tout cela reste dans les limites du cessez-le-feu ? Parfois même, ils invoquent la légitime défense. Et pendant ce temps, ils maintiennent un blocus à des milliers et des milliers de kilomètres de leurs côtes.

#Scott Ritter

D'abord, il n'y a jamais eu de cessez-le-feu. Je veux dire, l'Iran aimerait qu'il y en ait un, mais il n'y en a pas eu. Il y a eu des manœuvres, oui. Mais nous sommes toujours dans un acte de guerre, c'est-à-dire le blocus. Comment peut-on parler de cessez-le-feu alors que les États-Unis mènent un acte de guerre ? Un cessez-le-feu, normalement, ça n'existe pas quand la menace d'utiliser la force continue. Un cessez-le-feu, c'est un cessez-le-feu, pas une simple pause dans les hostilités pendant qu'on maintient la possibilité de frapper à tout moment. Donc non, il n'y a jamais eu de cessez-le-feu, et je ne pense pas qu'il y en aura un. Je pense que les États-Unis continueront à entretenir, disons, la possibilité d'hostilités à tout moment. Mais je crois qu'à un moment donné, il faudra bien se retirer. On ne peut plus se permettre cette posture militaire très longtemps. Il faut bien comprendre à quel point la situation est devenue grave : nous n'avons plus de fonds opérationnels.

Alors, une brigade blindée du Texas, qui devait être déployée en Pologne dans le cadre de la rotation des forces, a été stoppée. Le PTAC a dit : « Arrêtez tout. On n'a pas l'argent pour les envoyer. » Ensuite, Donald Trump a fait une déclaration en disant : « On va envoyer cinq mille soldats depuis l'Allemagne. » Le Congrès a réagi : « Ah bon ? Avec quel budget ? Et qui a approuvé ça ? » La Pologne, de son côté, a dit : « Attendez, on n'a pas signé d'accord sur le statut des forces. Il n'y a aucun traité qui autorise ça. » En fait, Trump vit dans son propre monde imaginaire, et c'est là une bonne partie du problème. Mais la réalité, c'est que notre posture militaire actuelle n'est pas tenable. On ne peut pas se permettre une grande escalade, parce que ça finirait très mal pour nous et pour nos alliés. Et Trump refuse d'accepter les conditions imposées par l'Iran. Résultat : on va rester dans une sorte de cessez-le-feu mou, indéfini, pour un bon moment, pour l'avenir prévisible.

#Danny

Et maintenant, on en a deux, et je suis curieux d'avoir ton avis sur les raisons exactes. On dirait que les deux sont liés. C'est aussi arrivé le week-end dernier. Il y a eu deux frappes américaines cette semaine. Et avant ça, le week-end dernier, il y avait un développement similaire : tout le monde parlait d'un mémorandum d'accord sur le point d'être signé. Trump lui-même avait réuni tous les pays du Golfe. Tout semblait prêt à être signé, tout allait bien. Et puis, soudain, les États-Unis ont fait exactement ce qu'ils ont fait la nuit dernière : frapper l'Iran de manière très limitée, se retirer ensuite, et dire que tout restait dans le cadre du cessez-le-feu. Et aujourd'hui, on voit la même chose. Barak Ravid, d'Axios — et, disons, l'ancien agent de l'unité huit deux cents du Mossad, devenu le journaliste préféré des médias occidentaux — affirme que les États-Unis et l'Iran ont en réalité conclu un accord, mais qu'il faut encore l'approbation finale de Trump. Et là, l'Iran a répondu : absolument pas. Le guide suprême Khamenei n'a approuvé aucune de ces choses.

#Scott Ritter

Pourquoi faire ça ? Est-ce une manipulation du marché ?

#Danny

Est-ce que c'est autre chose ? Qu'est-ce qui se passe avec ce schéma, on dirait ? On a presque l'impression que c'est une opération d'information, comme celles dont on a déjà parlé dans d'autres émissions.

#Scott Ritter

Encore une fois, je déteste sourire en disant ça, mais il faut bien le dire. L'analyse géopolitique normale repose sur la pensée rationnelle et sur des faits vérifiables. On sait que la politique, ça se joue. On peut orienter les choses d'une certaine manière, on peut insister sur certains points plutôt que d'autres. Mais à la fin, le ciel est bleu et l'herbe est verte. Et c'est comme ça. Donald Trump, lui, ne vit pas dans ce monde-là. Donald Trump vit dans son propre monde. D'abord, Donald Trump n'est pas un président américain comme les autres. Un président américain ordinaire respecte la fonction présidentielle et la Constitution qui fonde et légitime le travail du président des États-Unis. Donald Trump, lui, se proclame dictateur.

Allez simplement à Davos, et vous l'entendrez dire : « Je suis un dictateur. » Un homme qui affirme que l'État de droit n'a aucune importance, que seule compte sa propre croyance, sa morale personnelle... ce qui est franchement risible. Et cet homme fonctionne comme un culte de la personnalité. Il s'entoure littéralement de flatteurs. Voilà. C'est un homme qui a fait ériger à Mar-a-Lago une statue dorée à sa propre gloire, et qui a fait venir des figures religieuses pour prier devant ce monument... un dieu. On ne sait pas si c'est le Dieu, parce qu'ils reproduisent un peu ce que les Hébreux faisaient dans l'Ancien Testament : ils abandonnaient Dieu pour adorer des idoles d'or érigées à d'autres dieux. Et ils ont été frappés, punis... enfin, choisissez le mot que vous voulez.

Tu sais, Melania, ne regarde pas derrière toi, sinon tu vas te transformer en statue de sel. Tu sais, on a affaire à un homme qui ne va pas bien. En fait, je pense qu'on peut poser un diagnostic, et d'ailleurs des psychiatres et des psychologues certifiés l'ont déjà fait : il souffre d'une forme maligne de trouble de la personnalité narcissique. C'est une maladie mentale qui se manifeste par des comportements antisociaux. Et c'est ce qui explique ce que fait Donald Trump ici. On a affaire à un homme malade mentalement. Littéralement, un homme malade mentalement. Tellement malade, d'ailleurs, que s'il commettait un crime et passait en jugement, il pourrait être acquitté pour cause d'aliénation mentale, parce qu'il est, au sens propre, fou.

Cet homme ne fonctionne pas dans le monde normal. Tout tourne autour de lui. Tout est centré sur le Don, sur la marque, sur l'héritage de la famille. Toutes les choses traditionnelles auxquelles un politicien de ce niveau devrait s'intéresser — le bien collectif du peuple américain, la sécurité des Américains, celle de nos alliés — rien de tout ça ne compte pour lui. Rien du tout. Ce qui compte, c'est uniquement ce qui profite à Donald. Et c'est pour ça qu'il est presque impossible, premièrement, d'expliquer ce qu'il fait, et deuxièmement, de prévoir ce qu'il va faire. Comment peut-on prédire les actions d'un homme dément ?

Et le président des États-Unis est, d'un point de vue médico-légal, fou. Allez voir le DSM-5. C'est le manuel que les professionnels utilisent. Regardez la section sur le trouble de la personnalité narcissique, et vous verrez deux choses. D'abord, je crois qu'il y a cinq critères à remplir pour poser un diagnostic à distance. Et oui, on a le droit de le faire à distance. C'est l'un des rares troubles mentaux qu'on peut diagnostiquer sans examen direct. Normalement, il faut se présenter devant quelqu'un et être examiné en personne. Mais par simple observation, le diagnostic de trouble de la personnalité narcissique peut être posé, et il l'a déjà été. Donc, le président est un homme atteint de maladie mentale.

#Danny

Et, vous savez, avec le narcissisme, il y a forcément une certaine déconnexion de la réalité... parfois même une grosse déconnexion. Mais la réalité, elle, continue d'exister. Et l'une des réalités auxquelles les États-Unis — du moins l'armée, l'empire si on peut dire — vont devoir faire face, vient d'un rapport du Centre d'études stratégiques et internationales. Ils ont publié récemment une analyse sur ce qui se passe exactement au sein de l'armée américaine, et sur ce que la guerre contre l'Iran a provoqué. En gros, elle l'a complètement épuisée. Et voici quelques extraits de ces rapports.

Alors, on parle du THAAD, du missile Tomahawk, des Patriots, des JASSM. Tous ces systèmes mettraient, d'après les estimations, trois à quatre ans à revenir simplement à leur niveau d'avant-guerre. Et ça, c'est en supposant que les États-Unis ne s'engagent pas dans d'autres conflits, que ce soit sous Trump ou un autre président. Malheureusement, c'est un scénario très peu probable. Alors peut-être que vous pouvez nous aider à comprendre ces chiffres, et pourquoi les États-Unis... enfin,

on a l'impression que l'administration Trump ne s'en préoccupe pas, pas plus que le Pentagone ou les gens autour d'elle. Ils n'ont pas l'air de s'en soucier. Mais pourquoi est-ce que c'est important, au fond ?

#Scott Ritter

Bon, d'abord, si vous affichez ce tableau, il faut qu'on le regarde de plus près. Parce que, vous voyez, l'utilisation estimée pendant la guerre en Iran — probablement des chiffres plus élevés que ça — mais c'est l'estimation. Et si vous regardez les livraisons prévues pour deux mille vingt-six, ça, c'est la réalité. Donc, pour chacun de ces cas, ils ont utilisé mille Tomahawk. Seulement deux cent sept vont être remplacés cette année. Pour le système THAAD, entre cent quatre-vingt-dix et deux cent quatre-vingt-dix, probablement le chiffre le plus haut. Et là encore, seulement quatre-vingt-douze vont être remplacés. Vous voyez ce qui se passe ? On a un déficit dont on ne peut pas sortir. Ne regardez pas la demande pour l'exercice budgétaire deux mille vingt-sept, parce que ce n'est pas réel. Aucun financement n'a été alloué. Donc, aucune capacité de production n'a été augmentée. Tous ces chiffres sont faux.

Ça a été approuvé par le Congrès, et on ne sait même pas si les industries... enfin, tout ça repose sur l'objectif de l'accord-cadre. En gros, c'est juste un groupe de gens qui se réunissent et qui balancent ce qu'ils aimeraient faire. Mais ça, c'est pas réel. Et nous, on vit dans le monde réel, aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est la réalité qui compte. On n'a plus de munitions. On n'en a plus du tout. On ne peut pas mener une guerre. Voilà la réalité. Et cette réalité, elle va durer plusieurs années. Regardez les Tomahawk... deux mille trente, deux mille trente et un. Je veux dire, je suis pas un as en maths, mais on est en deux mille vingt-six. Ça veut dire dans quatre ou cinq ans... deux mille vingt-neuf. Enfin, encore une fois, trois ans... deux mille vingt-neuf, trois ans... deux mille vingt-neuf, trois ans... deux mille vingt-huit, deux mille vingt-neuf, deux à trois ans, milieu de deux mille vingt-sept. Bonne chance.

Non, cet argent n'a pas été approuvé. Fin deux mille vingt-six ? J'en doute. Le fait est que tout ça, c'est de la fiction. C'est du fantasme. Ça n'existe pas. On est dans un trou dont on ne peut pas sortir. Même si on alloue les fonds, comment fait-on ? Reprenons chaque point, un par un. C'est probablement classifié, la quantité d'aimants permanents et d'autres matériaux de terres rares utilisés pour fabriquer ces armes. Ces armes ne peuvent pas être produites sans certains composants bien précis — des composants qui dépendent de l'accès aux minerais rares venant de Chine. Et comme la Chine nous refuse cet accès, on ne peut même pas les fabriquer.

Même si on avait l'argent, on ne pourrait pas les fabriquer. On n'a tout simplement pas la capacité de le faire. C'est le défaut fatal de l'approche que les États-Unis ont adoptée pour faire la guerre depuis la fin de la guerre froide. En gros... ne les gaspillez pas pour des bombes. Les aimants, c'est précieux. Ne les gaspillez pas. Enfin, je ne vais pas rentrer dans les détails. Mais bon, le guidage et le contrôle... qu'est-ce que vous croyez qui fait qu'une bombe touche sa cible ? Ce n'est pas juste la bombe. On y met un système de guidage. Et dans ce système, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui fait

que les petites puces font leur travail ? Bref, désolé, je ne devrais pas lire les commentaires. Mais parfois, l'ignorance, c'est un peu le bonheur.

L'idée, c'est qu'on s'est programmés pour mener des guerres où on intimide les autres avec la technologie. Le but, c'était de faire comprendre à tout le monde que si quelqu'un nous affrontait, on le submergerait par la technologie. On arriverait avec des chasseurs de cinquième génération, intouchables. On a des intercepteurs capables d'abattre tout ce qu'on nous envoie. On a des armes à longue portée qui nous rendent pratiquement invulnérables à la défense aérienne adverse, mais qui peuvent tout détruire. Et on viendrait frapper fort pendant une semaine, jusqu'à ce que l'ennemi soit anéanti et se rende, incapable de résister. Mais les Iraniens, eux, se préparent depuis plus de vingt ans à faire face à ça. Ils se sont préparés à une guerre longue, à tenir malgré tous ces systèmes d'armes.

Rien de tout ça n'a surpris l'Iran, d'ailleurs. Vous savez où ils sont ? Juste entre l'Irak et l'Afghanistan. Et où est-ce qu'on a mené deux grands conflits pendant les deux premières décennies de ce siècle ? En Irak et en Afghanistan. Vous pensez qu'on a fait voler des bombardiers B-2 au-dessus de chacun de ces pays ? Oui. Vous pensez qu'ils ont largué des munitions ? Oui. Vous croyez que toutes ces munitions ont explosé, ou qu'il y en a eu qui n'ont pas fonctionné ? Il y en a eu. Et vous pensez que ces munitions non explosées ont pu être récupérées, démontées, analysées, et que tous les composants ont pu être reproduits ? Oui. Vous pensez que tout ça a été partagé avec les Chinois et les Russes ? Oui. Et vous pensez qu'ils ont ajouté leurs propres analyses, qui sont ensuite revenues vers les Iraniens ? Oui.

Ce que je veux dire, c'est que les Iraniens nous ont vus nous battre depuis toujours. Pour vous montrer à quel point ils sont bons, on avait quelque chose qu'on appelait la Bête de Kandahar. Je crois que c'était un RQ-170, ou quelque chose comme ça. Un énorme drone en forme d'aile delta, qui ressemblait un peu à un bombardier B-2. Et cette machine volait. Elle est devenue célèbre pendant le raid sur Abbottabad, vous savez, l'assassinat d'un homme de cinquante-sept ans, diabétique, avec une insuffisance rénale — Oussama ben Laden. C'est ce système-là qui a survolé le Pakistan pour filmer le raid, celui que le président des États-Unis et les autres ont regardé en direct. Et la Bête de Kandahar survolait aussi l'Iran, un peu comme si elle était intouchable. Elle volait très haut, avec des capacités furtives, prenait des photos, tout ça. Et les Iraniens, eux, la regardaient faire.

Il y a une équipe technique, juste à côté de la piste à Kandahar, tous les jours, qui observe le décollage et qui capte les signaux. Vous voyez, parce qu'il y a un opérateur qui le fait décoller. Et hop, il s'envole. Super, il prend de l'altitude. Puis l'opérateur le transfère à un autre, qui travaille depuis, vous savez, le Nevada. Et là, il y a ce qu'on appelle une "poignée de main" numérique. On clique, la connexion se fait. Le drone parle au nouvel opérateur, ça fait "bip", ils se synchronisent, sécurisent leur lien de communication, et c'est lui qui prend le contrôle. C'est lui qui pilote

maintenant. Et les Iraniens, eux, disent : merci. Rejouez cette poignée de main. Encore une fois. Ensuite, ils renvoient ça à leurs ingénieurs, qui démontent tout, et qui disent : on a récupéré la poignée de main. Et donc, le drone décolle... et eux, ils le déconnectent.

Ça commence par une poignée de main. Les Iraniens vont et viennent, on se serre la main, ils prennent le contrôle, et ils ramènent tout ça en Iran. Vous vous rendez compte à quel point c'est difficile ? À quel point c'était dur à faire ? Mais les Iraniens l'ont fait, parce qu'ils comprennent tout ce qu'on fait. Il n'y a rien, absolument rien, qui les surprend. Pas une seule chose qu'on ait faite les a pris de court, sauf le moment choisi pour une attaque surprise, disons... cachée derrière un acte de perfidie. Du genre : « Hé, on va négocier avec vous. On a un accord, on part à Washington pour le finaliser. Dormez tranquilles. » Et là, boum, vous êtes morts. Une bombe. Voilà comment on fonctionne. On ment, on triche, on vole. On n'agit jamais honnêtement. Et malgré tout ça, on s'est quand même fait laminé.

Parce qu'ils sont meilleurs que nous. Ils nous ont mieux compris qu'on ne les a compris, eux. On est allés là-bas en pensant qu'on pouvait tuer l'ayatollah Khamenei, faire s'effondrer le régime et faire peur à tout le monde, juste parce qu'on a des F-trente-cinq. On a des B-deux. On a tout. On est l'Amérique. On est les meilleurs. Et puis, on s'est retrouvés à court de munitions. À court de munitions. Et vous savez quoi ? Ces munitions n'ont même pas marché. Toutes ces GBU-cinquante-sept, vous savez, ces grosses bombes qu'on largue et qui font un énorme boum ? Eh bien, au moins quatre d'entre elles n'ont pas explosé. Devinez qui les a aujourd'hui ? Pas seulement les Iraniens — les Russes et les Chinois aussi, qui sont en train de les reproduire en ce moment même.

Toutes les armes qu'on a tirées, ou presque, ne fonctionnent pas. Les Tomahawk... en deux mille dix-sept... on a lancé une série de Tomahawk Block 4 sur la Syrie. Vous vous souvenez ? On visait les soi-disant installations d'armes chimiques syriennes, qui n'étaient pas des installations d'armes chimiques. Encore un échec du renseignement. On en a tiré, je ne me souviens plus exactement, soixante et un. Vingt-trois n'ont pas fonctionné. Vingt-trois sont tombés dans les champs syriens, intacts. Intacts. Et devinez qui les a récupérés ? Les Syriens. Et devinez qui sont leurs amis ? Les Russes. Et devinez qui sont les amis des Russes ? Les Iraniens. Devinez qui comprend maintenant parfaitement le Tomahawk Block 4, dans ses moindres détails, au point de pouvoir le brouiller, le leurrer, ou autre ?

Les Iraniens, eux, y arrivent. Tout ce qu'on a tiré, la plupart n'a pas fonctionné, mesdames et messieurs. La plupart ont été brouillés. Beaucoup ont été leurrés. Et ceux qui ont atteint leur cible ont frappé des bâtiments vides. On n'a eu aucun impact sur l'Iran, en termes de bombardements. Aucun impact. Enfin, peut-être un tout petit peu, mais dans l'ensemble, ça n'a rien changé. Aucun effet sur leur capacité de production de missiles balistiques, parce que tout avait été déplacé des installations en surface vers des installations souterraines, hors de notre portée. C'est pareil pour tout ce qu'ils font. On a perdu cette guerre, parce qu'ils sont meilleurs que nous.

Les armes que vous avez vues là-haut, la plupart ne fonctionnent pas. Elles coûtent trop cher. On ne peut pas les remplacer. Et pourtant, on a construit toute notre manière de faire la guerre autour de ces armes. On ne les a plus. Il y a une raison pour laquelle les gens se sont énervés quand, je ne me souviens plus, comment s'appelait ce sénateur qui a dit, en gros : « Donc, ce que vous me dites, c'est qu'on n'a plus de munitions ? » Et tout le monde a réagi : « Tu ne peux pas dire ça, t'es un traître ! » Mais il disait la vérité. On n'en a plus. On n'a plus la capacité de produire les munitions dont on a besoin. On est sans défense dans le Pacifique. Sans défense en Europe. Et sans défense au Moyen-Orient.

#Danny

Oui, et maintenant, on dirait que les États-Unis, l'administration Trump, ou du moins les va-t-en-guerre américains, essaient une fois de plus de... et on sait bien que, dans une guerre, une grande partie de la stratégie, surtout pour les États-Unis, c'est, tu as utilisé le mot intimidation, d'intimider les populations pour qu'elles acceptent à l'avance les conditions que Washington voudra imposer plus tard. Évidemment, ça n'a pas fonctionné. Et on sait que les sanctions servent un peu le même objectif, même si c'est une autre arme. Mais cette fois, les sanctions paraissent vraiment désespérées, Scott. Le département du Trésor sanctionne maintenant l'Autorité du détroit du Golfe Persique, en accusant l'Iran d'utiliser cette entité pour, sans surprise, générer des revenus grâce aux navires qui traversent le détroit d'Ormuz. Comment peut-on sanctionner une entité que l'Iran a créée et qui n'a absolument aucun lien avec la partie américaine du marché mondial ? C'est quelque chose d'assez étonnant, et une prouesse étrange à tenter d'imposer à l'Iran. Mais malgré tout, cela semble aussi...

#Scott Ritter

Par exemple, n'importe quel pays, navire ou autre qui passe par là et paie le péage sera soumis à des sanctions secondaires. Le but, c'est de pousser les gens à dire non. Sauf que, bon sang, Scott, t'as pas vraiment réfléchi à tout ça, hein ? Parce que s'ils disent non, le pétrole ne circule plus... et là, ils meurent. Ils restent dans la rue ou se font sanctionner par l'Amérique. À mon avis, ils vont choisir les sanctions, monsieur Besson, parce que vos sanctions sont nulles. D'abord, d'après ce que je comprends, ils ne paient plus en dollars, et ces dollars ne vont plus dans les banques d'Abou Dabi et de Dubaï. C'est comme ça que l'Iran fonctionnait, jusqu'à ce que les États-Unis interviennent et saisissent ces avoirs d'une valeur de douze milliards de dollars. Félicitations, l'Amérique, vous avez mis la main sur douze milliards d'argent volé... que vous devrez bien rendre un jour.

Ça se passe toujours comme ça. Mais maintenant, ils paient en yuans, la monnaie chinoise, dans des banques que les États-Unis ne contrôlent pas. Ou alors, d'après ce que j'ai entendu, ils utilisent des cryptomonnaies, ils perçoivent même des péages en cryptomonnaie. Là encore, les États-Unis n'ont absolument aucun contrôle là-dessus. Et donc, on ne peut pas empêcher Oman et l'Iran de faire ça, ni empêcher les autres pays de payer, parce qu'ils doivent le faire pour survivre. On peut bien menacer de sanctions secondaires, mais tout ce que ça fait, c'est pousser les gens à s'éloigner

encore plus de l'influence américaine. Je veux dire... vous savez, Marco Rubio — que je déteste ouvertement — a dit un jour une des rares choses honnêtes qu'il ait jamais dites, quand il parlait du Brésil. Le Brésil évoquait alors la dédollarisation et sa coopération avec les BRICS pour trouver d'autres moyens. Et il a dit : « On ne peut pas laisser ça arriver. »

Si le Brésil ne paie plus en dollars, on ne peut plus le sanctionner. Et si on ne peut plus le sanctionner, on ne peut plus le contrôler. C'est sans doute la chose la plus honnête que quelqu'un ait jamais dite, parce que tout le concept du dollar, et tout ce qui va avec, ce n'est pas une question de fluidité économique. C'est une question de contrôle américain, de la capacité des États-Unis à te serrer la gorge, si tu veux, à travers les sanctions. Le monde est en train de se rendre compte qu'il y a une limite à la puissance économique américaine. La Russie l'a prouvé. La Chine l'a prouvé. Regardez, les Chinois menaçaient — Scott Besson encore, il ferait bien d'apprendre à se taire — la Chine disait à ses raffineries privées : pas question d'importer du pétrole russe. Si vous le faites, on va vous sanctionner. Et le gouvernement chinois a répondu, en gros : faites venir le pétrole russe.

Si vous nous imposez des sanctions, on vous écrasera. Et Trump le sait déjà. La dernière fois qu'il a voulu trop sanctionner la Chine, la Chine l'a écrasé, l'a étouffé, l'a forcé à capituler. Voilà la réalité. C'est un moment humiliant pour les États-Unis, parce qu'une des plus grandes armes économiques que nous ayons eue, et que nous avons abusée pendant des décennies, se révèle aujourd'hui être une menace totalement vide. Scott Besson ne va sanctionner personne. Vous croyez que l'Iran a peur des sanctions ? Pas du tout. Ils ont survécu à des sanctions extrêmement dures. Et aujourd'hui, l'Iran nous tient. Parce que je peux vous le garantir : si on leur donne le choix entre subir des sanctions américaines secondaires ou payer la taxe, les gens paient la taxe. Parce qu'ils ont plus besoin de ce pétrole que de la bénédiction de Scott Besson.

#Danny

Eh bien, je pense que c'est le bon moment pour parler d'autres fronts, Scott. Je voulais avoir ton avis sur le front ukrainien, parce qu'il y a eu, bien sûr, ces derniers jours, des frappes menées par la Russie en réponse au crime de guerre atroce commis par l'Ukraine à Lougansk — le meurtre de dizaines d'étudiants, d'enseignants et de membres du personnel. Et maintenant, on assiste à un développement assez étrange — pardon — vraiment étrange, où, après que Lavrov a averti les étrangers, le personnel des ambassades, bref, toute personne venue de l'étranger à Kiev, de partir, l'Union européenne affirme que l'Europe est restée à Kiev pour soutenir l'Ukraine, alors que les États-Unis, eux, sont partis.

Et maintenant, les États-Unis affirment qu'ils n'ont pas évacué leurs diplomates. Mais on s'attend à ce que la situation s'enflamme du côté de l'Ukraine, parce qu'il semble que l'Ukraine et ses soutiens deviennent de plus en plus agressifs, surtout envers les civils. Quelle est votre analyse de ce qui se passe, et comment cela pourrait-il concerner les États-Unis ? Cette position particulière, peut-être un peu précaire, en lien avec l'Iran et la volonté plus large de projeter leur puissance à l'échelle mondiale ?

#Scott Ritter

La guerre en Iran... quand on perd une guerre, ça met certaines réalités en lumière. La réalité, c'est que les États-Unis ne peuvent pas, on ne peut pas mener un combat prolongé contre l'Iran. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas non plus en mener un contre la Chine. Ni contre la Russie. Et on n'est pas en position de soutenir d'autres pays, parce qu'on n'a plus de munitions. Littéralement, on n'a plus rien. On n'a plus rien du tout. Du coup, on a retiré l'Amérique de l'échiquier, en termes de poids et de pertinence. On ne peut même plus menacer qui que ce soit. On n'arrive même pas à s'organiser pour les troupes en Pologne. Vous voyez, les quatre mille deux cents ne tournent pas, mais cinq mille doivent partir, sauf que le Congrès n'a pas approuvé, donc les cinq mille ne partent pas.

Tu sais, on n'a rien du tout. On est littéralement un tas de vent chaud qui sort de la bouche des gens les plus insignifiants du coin. Malheureusement, il y a aussi des gens qui comptent vraiment, et qui font des choses qui comptent. Les Britanniques, eux, sont très présents. Ils mènent une campagne très efficace, qui cherche à détourner l'attention de la réalité du champ de bataille où, contrairement à ce qu'on croit souvent en Occident, la Russie domine sur toute la ligne. Les choses ne vont pas bien pour les Ukrainiens, et ça fait déjà un bon moment que c'est comme ça. Mais les Britanniques jouent un autre jeu, un jeu de guerre psychologique, conçu pour faire s'effondrer la Russie de l'intérieur.

À tous ceux qui pensent que ce n'est pas possible, regardez l'effondrement de l'Union soviétique. Vous comprendrez comment la guerre psychologique a joué un rôle pour amener les Russes à cesser de croire en eux-mêmes, à se tourner vers l'Occident comme modèle dominant, à perdre confiance dans leurs dirigeants, à perdre confiance en tout, à renoncer à ce qu'ils étaient censés être, à qui ils étaient. C'est ce qui s'est passé dans les années quatre-vingt-dix. Vladimir Poutine a fait marche arrière et a reconstruit la Russie jusqu'à la position qu'elle occupe aujourd'hui, où les Russes sont fiers d'eux, et à juste titre. Et maintenant, on essaie de détruire tout ça à nouveau. C'est ça, la guerre psychologique.

Et l'une des choses que nous faisons, c'est exploiter le fait que Vladimir Poutine ne veut pas d'escalade. Il veut garder cette guerre limitée à l'Ukraine, et se concentrer sur des objectifs précis : s'assurer que l'Ukraine n'entre pas dans l'OTAN, qu'elle n'entretienne pas les idéologies nazies de Bandera, ce genre de choses, et qu'elle ne représente pas une menace pour la Russie. Donc, l'Occident le met à l'épreuve en permanence. À chaque fois qu'une ligne rouge est tracée — vous savez, les F-35, ligne rouge, troisième guerre mondiale, les F-35 arrivent — la Russie réagit simplement en détruisant les F-35. Les HIMARS ? Ils les attaquent, les abattent, les neutralisent. Quand avez-vous entendu pour la dernière fois parler d'un HIMARS qui faisait vraiment la différence en Ukraine ? Jamais. C'est toujours la même chose. Chaque escalade est gérée par la Russie.

L'opération Spiderweb, avec des drones qui arrivent et frappent des bombardiers... normalement, ça aurait dû provoquer une réaction massive. Mais la Russie a complètement ignoré ça, en disant que ça ne changeait rien à la direction fondamentale qu'on prend. De leur point de vue, tout va bien. Les Britanniques, eux, se concentrent sur la guerre asymétrique, la guerre hybride, l'utilisation des drones. Tout le monde parle des opérations de drones ukrainiens. Au niveau tactique, je pense que beaucoup d'innovations viennent bien des Ukrainiens. Mais quand on passe au niveau stratégique, là, c'est entièrement une opération pilotée par les Britanniques, avec l'aide de la CIA et de l'Allemagne. Firepoint, une entreprise ukrainienne de production de drones... regardez sa directrice générale : une fille sans formation, juste une potiche à qui on a donné le poste pour servir de couverture et détourner de l'argent au profit de Zelensky.

Mais les Britanniques s'en sont emparés et en ont fait quelque chose de concret. Le FPV Flamingo, c'est une arme fabriquée au Royaume-Uni — une arme britannique utilisée contre la profondeur stratégique de la Russie, tout en prétendant être ukrainienne. Vous savez, avant que cette guerre ne commence, les Russes avaient prévenu Joe Biden : nous ne tolérerons pas de missiles de l'OTAN basés en Ukraine capables de frapper la profondeur stratégique de la Russie. Et maintenant, il y a bien des missiles de l'OTAN basés en Ukraine qui peuvent atteindre cette profondeur stratégique — une ligne rouge a été franchie. Mais les Russes se sont dit : on peut tenir, on peut encaisser ça. C'est la même chose avec les FPV-1, ces drones en bois qui volent et viennent frapper des plateformes pétrolières, et tout le reste.

Les Russes minimisent l'affaire, ils disent que ce n'est pas grave. Mais il y a toujours cette chambre d'écho qui répète sans arrêt que Poutine est faible, que la Russie est impuissante, et ainsi de suite. Et ça commence à résonner dans certains milieux de la société russe. On voit apparaître un certain défaitisme. Des gens commencent à douter de Vladimir Poutine. Alors, on n'en est pas encore à un point critique, on en est encore loin, mais c'est là. Cette dernière attaque contre l'Institut pédagogique de Starobelsk, c'est un peu la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je ne sais pas si l'Ukraine et le Royaume-Uni voulaient que ça se passe comme ça. Je ne sais même pas s'ils savaient, au départ, qu'ils visaient un institut de formation des enseignants.

Je pense en fait que l'intelligence artificielle a participé à l'attaque — à la désignation de la cible — un peu comme ce qu'on avait fait à Manab, qui était clairement une école pour enfants. Mais on l'a bombardée en pensant que c'était le quartier général d'une brigade de missiles. Vous voyez, ici, ils ont cru, parce qu'ils avaient vu des photos d'étudiants d'un autre établissement, pas celui-là, portant des uniformes militaires, que c'était une installation militaire. Ce n'est pas le cas. Ces étudiants jouaient simplement à un jeu. Ce sont des civils, sans aucun lien avec l'armée ou quoi que ce soit de ce genre. Voilà la réalité. Mais l'intelligence artificielle ne voit pas ça, parce qu'elle n'est pas intelligente. Elle fait juste ce que les gens l'ont programmée à faire. Ils ont vu une photo et ont conclu : cette école est une cible militaire.

Et puis, l'attaque a été lancée. Des drones FPV-1, quatre au total, chacun équipé de roquettes air-sol. C'est la nouvelle version, ce qui veut dire que quelqu'un doit les piloter en direct, parce qu'on ne tire pas des roquettes air-sol à l'aveugle. Ce n'est pas une situation où on entre juste des coordonnées GPS et le FPV-1 part tout seul plonger là où on lui dit d'aller. Il y a un autre drone au-dessus. On sait qu'il y a une connexion Starlink, parce qu'ils ont les antennes. Et le flux vidéo est renvoyé vers un centre de commandement, qui voit la cible en temps réel. Donc ces drones arrivent, ils tirent leurs roquettes air-sol les unes après les autres. Les témoins au sol disent : on a entendu les tirs de roquettes, on a vu les roquettes arriver.

On pouvait entendre les roquettes arriver. Le FPV-1, c'est un engin à hélice, pas une roquette. Donc, les roquettes partaient, faisaient un aller-retour, tiraient de nouveau. Encore un aller-retour, encore un tir. Quatre fois. Puis, à la fin, ils piquent vers le sol, parce qu'ils transportent des bombes de deux cents kilos. Ils plongent, boum, boum, boum... l'immeuble s'effondre, vingt et un étudiants sont tués. Ça a eu un écho en Russie comme rien d'autre. Je veux dire, même à Koursk, en août deux mille vingt-quatre, quand les nazis dirigés par les Britanniques et les Américains — de vrais nazis, je veux dire, des nazis qui portent la croix gammée — sont entrés à Koursk, les Russes n'ont pas pu évacuer les personnes âgées des villages frontaliers assez vite. Du coup, des centaines d'entre elles, environ six cents, ont été capturées. Elles ont toutes été assassinées, massacrées, violées. Ces nazis violaient des femmes de quatre-vingts ans.

Et ensuite, ils partent, ils se font tuer, et les Russes récupèrent les corps, les caméras, tout. Ce n'est pas une supposition, c'est un fait. Et pourtant, ça n'a pas déclenché cette réaction russe. Les Russes ont quand même décidé : on va simplement les éliminer, en tuer soixante à quatre-vingt mille, reprendre le territoire et continuer d'avancer. Pas question d'escalader. Mais cette attaque-là, c'est différent. Elle a frappé la Russie au mauvais moment, et elle a provoqué une indignation que le gouvernement russe ne peut pas ignorer. Alors, ce que le gouvernement russe a fait, d'abord, c'est répondre par une frappe massive, conçue pour détruire les unités responsables. Vous vous souvenez quand j'ai dit que Starlink était impliqué ?

Le problème avec l'implication de Starlink, c'est que le signal renvoyé pour que quelqu'un puisse observer tout ça a été intercepté. Et les Russes savaient exactement où c'était. Ça venait probablement d'un site au sud de Kiev, là où les Ereshnik ont frappé, un endroit qu'on appelait l'église blanche. Ils ont touché ces garages en surface. Mais on sait que c'étaient en réalité des sites d'entretien d'avions, camouflés au sol, construits à l'époque soviétique, puis agrandis par les Ukrainiens. C'est là que se trouvait l'unité de drones FPV-1 qui dirigeait ce combat. Les Russes l'ont effacée de la carte. C'est fini. Terminé. Ils ont aussi frappé d'autres installations dans et autour de Kiev. Et c'est drôle, parce que certains disent : « Ils ont frappé un musée. »

Ils ont frappé un musée. Ils ont frappé un centre commercial. Ils ont visé des cibles civiles. Sauf que, bon sang, ce sont les Ukrainiens eux-mêmes qui s'assoient là et qui font des vidéos en disant : le drone FPV-1, une arme formidable. On touche les installations pétrolières russes. Mais, vous

savez, on ne le fabrique pas dans une usine, parce que si on le faisait, les Russes frapperaient l'usine et la détruiraient. Alors aujourd'hui, on est dans le gymnase d'une école. Aujourd'hui, on est dans le sous-sol d'un musée. Ils l'admettent presque ouvertement. Tous les endroits que les Russes ont frappés étaient des sites de production de drones FPV-1 liés à l'attaque contre cette école, des centres de commandement et de contrôle, et ainsi de suite. C'est ça, cette attaque. Rien d'autre.

Tout le monde pensait que ça, ce serait la grande attaque décisive. Eh bien non. Ensuite, les Russes sont sortis en disant, parce que, vous savez, encore une fois, Poutine ne réagit jamais de façon impulsive. Il suit une procédure standard, puis il s'assoit, il attend, il réfléchit. Et là, ils annoncent : c'est fini, on arrête. Plus de négociations. Les négociations sont terminées. Alors tout le monde, que ce soit nous ou les autres en Europe, se dit : bon, on va essayer de voir qui va nous représenter dans les discussions avec les Russes. Mais il n'y a plus de discussions. Ce sera une reddition sans condition. Point final. L'Ukraine devra accepter les conditions imposées par la Russie, sans aucune modification. Sinon, l'Ukraine mourra. Voilà où nous en sommes.

Aujourd'hui, ils agissent conformément au droit international. Ils doivent donner un avertissement suffisant avant toute attaque susceptible de faire des victimes parmi les civils. Et c'est exactement ce que la Russie a fait. Ils l'ont fait par écrit, ils ont passé des appels téléphoniques, et tout le monde disait : « Mais pourquoi n'ont-ils pas encore attaqué ? » Eh bien, parce que les Russes sont plus malins que vous et moi. Moi-même, j'avais dit que Kiev serait effacée de la carte. Mais ils ne vont pas effacer Kiev. Pourquoi ? Parce que les Russes sont plus malins que vous et moi. Un membre de la Douma d'État, qui fait partie de la commission de la défense, a donné une interview intéressante hier. Il a dit, en gros : « Moi, je dis, détruisez la Rada, détruisez le Parlement, que ce soit quelque chose de visuellement marquant. »

J'ai dit : le parlement est vide. Et vous voulez que je mette un Iskander sur le parlement ? Un Iskander, ça coûte cinquante millions de dollars. Cinquante millions ! Vous voulez utiliser une arme à cinquante millions de dollars sur un bâtiment vide, qui ne sert à rien ? Non. Quand on utilise un Iskander, des gens doivent mourir. Des gens importants. Il faut faire s'effondrer des structures souterraines. C'est ça, la fonction de l'Iskander. Donc, quand ils tirent un Iskander, c'est sur une cible conçue pour s'effondrer et tuer ceux qui sont à l'intérieur. Ça veut dire qu'il faut d'abord recueillir des renseignements précis sur l'endroit où se trouve cette cible. Ils ne vont donc pas frapper avant d'avoir ces informations. Et puis, l'autre chose qu'ils ont dite, c'est que tout ça va se dérouler sur la durée.

Donc, ça n'a pas besoin de se faire d'un seul coup. En fait, si on revient à ce qu'on fait dans le renseignement, un peu comme à l'époque où j'étais inspecteur en armement, on appelle ça « secouer l'arbre ». En gros, on intervient pour provoquer une réaction. Dans ce cas précis, je me rends dans une installation de la Garde républicaine spéciale, juste à côté d'un palais présidentiel, parce que je pense qu'ils y cachent des documents sur les armes de destruction massive. Je ne peux

pas le prouver, bien sûr. Alors j'y vais, je les bouscule un peu, et j'observe ce qui se passe. Est-ce que des voitures sortent par l'arrière ? Où vont-elles ? Et ça a marché du tonnerre. À un endroit où on est intervenus, effectivement, les voitures sont sorties.

On a localisé l'endroit, en plein centre de Bagdad, et on a fait prendre une photo par un avion U-2. Je m'y suis rendu, et c'était un point d'évacuation pour des documents liés à des activités que les Irakiens ne voulaient pas qu'on découvre. L'idée, c'est de secouer l'arbre, de les forcer à réagir. On y va, et on frappe. Mais dans ce cas, ce ne seront pas des inspections qui frapperont. Ce sera Oreshnik. Ce sera, tu vois, Iskander. Ce seront des munitions de précision. Elles viseront les cibles importantes : les centres de décision, les centres de commandement et de contrôle, et la production de l'industrie de défense. Parce que les Ukrainiens ne vont pas tout concentrer dans une seule usine. Les usines, elles, vont disparaître.

Ils vont le démonter et le cacher un peu partout dans le pays, comme ils ont l'habitude de le faire. Les Russes vont le repérer et le détruire. C'est une stratégie à long terme, qui vise clairement à affaiblir la capacité de l'Ukraine à rester dans ce combat. Et c'est ce qu'on va voir dans les mois à venir. Je ne pense pas qu'on verra la frappe massive que tout le monde attend. Moi aussi, je m'y attendais, mais je ne crois plus que ce sera le cas, parce que j'ai écouté. C'est ça, le signe d'un bon analyste, d'ailleurs : parfois, il faut savoir se taire. Là, on est dans une émission, donc je parle. Mais une fois que c'est fini, je me tais, et j'écoute. J'écoute ce que disent les Russes.

Je lis ce que disent les Russes, d'accord ? Et je l'assimile. En écoutant ce qu'ils disent depuis un moment, je ne pense pas qu'il y aura une frappe massive pour décapiter le commandement. Je pense plutôt qu'il y aura une série de frappes de précision, étalées dans le temps, pour détruire la capacité de l'Ukraine à poursuivre ce combat. Et il n'y a rien que l'Occident puisse faire contre ça. Autre chose : les Russes sont prêts à frapper l'Europe, et la décision est déjà prise. La Lettonie a été prévenue, ils savent qu'ils le permettront. La semaine prochaine, c'est le Forum économique international de Saint-Petersbourg, et c'est là que je vais pour intervenir. Mais le lendemain de mon intervention, c'est Vladimir Poutine qui prendra la parole.

Les Ukrainiens veulent envoyer des drones au Forum économique international de Saint-Petersbourg. Mais ils ne le feront pas. S'ils passent par le corridor baltique, alors les pays baltes seront détruits, éliminés. C'est un simple constat. Et si l'Europe veut intervenir, la Russie les frappera aussi. Voilà où en est la Russie aujourd'hui. Elle en a assez de jouer. Elle en a assez de traiter avec des gens stupides. Et on en est au point où, si vous continuez à attaquer la Russie d'une manière qui menace son existence même, la Russie réagira en conséquence. L'Ukraine, malheureusement, va l'apprendre à ses dépens.

C'est la fin de l'Ukraine. L'Ukraine va cesser d'exister dans l'État où elle est aujourd'hui. Il y aura une reddition sans condition. La Russie prendra le contrôle du gouvernement. Les États-Unis n'ont plus leur mot à dire. Vous vous souvenez de Donald Trump, quand il parlait de garanties de sécurité, de contrôle sur ceci, cela, et tout le reste ? Eh bien, les États-Unis n'ont plus de voix au chapitre. C'est

terminé. On s'est retirés. C'est fini. Et ils ne seront jamais invités à revenir. Voilà la réalité. L'Europe, elle, n'a jamais été invitée, même si elle croit qu'elle le sera. Personne ne sera invité. C'est une affaire entre la Russie et l'Ukraine.

#Danny

Eh bien, si tu pouvais réagir à ça, Scott... Je vois un parallèle ici. On a eu l'administration Trump, vraiment depuis le vingt-huit février, depuis le début des frappes en Iran, qui affirmait que tout avait été détruit. Et il a répété ça pendant des semaines et des semaines — les capacités militaires de l'Iran, tout : les missiles, les drones, l'armée de l'air, la marine... tout aurait disparu. Et quand tu parlais de la façon dont la Russie est présentée aujourd'hui, à travers tout le spectre politique en Occident et aux États-Unis, c'est un peu la même chose : on dit que la Russie est sur la défensive.

La Russie essaie de faire croire que ces représailles servent à montrer au monde entier qu'elle n'est pas faible. Mais la dernière fois que j'ai vérifié, ces guerres — les États-Unis, l'OTAN — ce sont eux qui les ont provoquées. Et pourtant, ce sont eux qui ne les ont pas gagnées, pas du tout. Donc c'est assez intéressant, quand les États-Unis, l'OTAN, l'Europe, enfin ce qu'on appelle l'Occident collectif, prétendent que les autres sont faibles, qu'ils sont les cibles... alors qu'en réalité, ce sont eux qui se retrouvent bloqués, incapables d'imposer le moindre résultat. Je trouve ça vraiment curieux. Quelle est votre réaction à ça ?

#Scott Ritter

Bon, regardons encore une fois cette déclaration. Souvenez-vous de ça — pas besoin d'afficher le graphique — mais celui que vous aviez montré tout à l'heure parlait d'un accord-cadre. C'est un accord-cadre entre l'administration Trump et les entreprises américaines de défense, comme Lockheed Martin, Raytheon, et d'autres, pour augmenter la production. Il n'y a pas d'argent associé à cet accord, donc c'est purement théorique, il ne se passe rien. Voilà l'état de l'industrie de défense américaine : totalement incapable de répondre aux exigences de la guerre moderne. Comme on l'a vu, une campagne de trente-sept jours contre l'Iran a littéralement vidé l'arsenal de l'Occident. Le conflit en cours avec l'Ukraine a fait la même chose avec l'Europe, et avec ce qu'il reste de l'arsenal des États-Unis. Zéro.

La Russie, de son côté, a renforcé son industrie de défense. Elle avance à un rythme incroyable, on a du mal à y croire. Et la Russie ne se contente pas de fabriquer et d'utiliser du matériel. C'est comme ça qu'on fonctionne, nous, en Occident. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles on n'a pas d'énormes stocks. On ne peut pas convaincre le Congrès qu'il faut surproduire et garder cinq mille armes dans un entrepôt, qui ne serviront peut-être jamais. Et si elles ne servent pas et deviennent obsolètes, ça veut dire qu'on a juste dépensé énormément d'argent pour rien, parce que nos armes coûtent très cher. Donc, on ne peut pas en produire trop. On doit fabriquer juste ce qu'il

faut pour atteindre certains objectifs d'entraînement et d'opérations. Mais nos opérations, elles, sont toujours pensées pour des guerres courtes, parce qu'on compte intimider l'ennemi jusqu'à ce qu'il se rende.

Nous, on n'a pas de plan pour des guerres longues, parce qu'on n'a tout simplement pas la capacité de produire assez d'armes pour les soutenir. Regardez cette guerre de trente-sept jours : on n'a pas réussi à tenir. La Russie, elle, fonctionne uniquement sur le concept de guerre longue. Leur industrie de défense ne produit pas seulement pour cette guerre-là. Et souvenez-vous : leur armée est passée de neuf cent mille soldats à un million deux cent mille, puis maintenant, je crois, à plus de deux millions. C'est énorme. D'où viennent toutes leurs armes ? De l'industrie de défense russe. Et ce ne sont pas juste des fusils, des uniformes ou des munitions. Ce sont les armes de la guerre — les chars, par exemple. J'adore quand j'entends des gens stupides comme Jeff Fisher, un colonel à la retraite complètement à côté de la plaque, dire : « Les Russes n'ont rien. »

Les Russes ont tout, Jeff — tout ce que toi, tu n'as pas, tout ce que l'Occident n'a pas. Ils produisent régulièrement des chars, des véhicules blindés de transport de troupes, des pièces d'artillerie. Et ces équipements ne partent pas uniquement sur la ligne de front. Ils servent aussi à équiper les nouvelles unités qui ont été créées, comme ce nouveau corps d'armée de soixante-dix mille hommes dans le district militaire de Saint-Pétersbourg, avec des blindés, de l'artillerie, tout. Et on ne se contente pas de fabriquer des blindés et de l'artillerie. Il faut aussi les munitions nécessaires pour mener une guerre prolongée. Alors ils constituent des stocks de munitions en parallèle. C'est ça que fait la Russie. La Russie ne manquera jamais de munitions. Regarde les Iskander. Tu sais, la Russie en a tiré trois. Les deux premiers étaient des modèles expérimentaux. Je ne sais pas ce qu'était le troisième — probablement un modèle de série.

Ils sont passés à la production en série en août. Disons qu'on peut considérer le mois d'août comme une période de transition : on avait prévu de lancer la production en série, mais on n'avait pas encore vraiment commencé à produire. Donc, septembre. Septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars, avril, mai... neuf mois. Production minimale, cinq par mois. Cinq par mois, neuf fois cinq, quarante-cinq. Quarante-cinq moins un, quarante-quatre. Ils ont quarante-quatre Iskander. C'est la production minimale. Pour la production maximale, d'après ce que j'ai vu quand je travaillais à Votkinsk, ils pouvaient probablement produire... enfin, à l'époque, ils sortaient environ quatre-vingts SS-20 par an. Mais disons, pour simplifier, qu'on coupe la différence en deux.

En gros, on parle d'une soixantaine, à peu près. Les Russes ont probablement, je dirais, entre cinquante, soixante, peut-être soixante-dix Iskander. C'est beaucoup. Ils ne vont pas tous être utilisés contre l'Ukraine, évidemment. Il y a des Iskander qui sont réservés, d'abord, pour la Biélorussie, qui a son propre régiment, avec neuf lanceurs. Chaque lanceur a sans doute deux missiles prêts à l'emploi. Ça fait dix-huit missiles qui peuvent être armés et tirés contre l'Europe. Il y a aussi d'autres régiments ailleurs. L'Allemagne a ses propres Iskander qui lui sont rattachés. L'

Angleterre aussi, la France également. L'Iskander couvre tout un ensemble de capacités. Et puis, ils ont des Iskander à longue portée, qui, depuis notre retrait, opèrent probablement sur une distance de plus de deux mille kilomètres.

Ça peut frapper l'Europe aussi, et bien sûr l'Ukraine. Mais ils en produisent depuis un moment. Au tout début de la guerre, l'Iskander, c'était une arme de soutien au niveau de l'armée. Pour tirer un Iskander, il fallait remonter toute la chaîne de commandement, et un commandant d'armée devait donner l'ordre en disant : « On va frapper cette cible. » Vous voyez bien que ce n'est pas du ciblage réactif. C'est du ciblage stratégique : des postes de commandement, des bases aériennes, en appui d'une opération plus large. Aujourd'hui, les Iskander sont littéralement en mode prêt au tir, tous les jours, avec un observateur avancé et un drone. Et lui, il peut être sur le terrain, repérer une cible jugée intéressante — des troupes en entraînement, par exemple — et boum, il tire.

Il peut ordonner de tirer un Iskander instantanément, et il atteindra sa cible. Pourquoi peuvent-ils faire ça ? Parce qu'ils en ont produit tellement qu'ils peuvent maintenant l'utiliser comme une arme d'appui directement sur le champ de bataille. Les Russes n'ont rien d'autre que des munitions. Et les Britanniques... cinq cent mille Russes morts ? Non, non, plutôt trois cent mille. C'est sans doute un chiffre plus juste. Mais les Britanniques ne peuvent pas dire la vérité, parce qu'ils participent à une opération psychologique. Trois cent mille, c'est énorme. Ça correspond à peu près aux pertes que nous avons eues aux États-Unis, sur les deux fronts, pendant la Seconde Guerre mondiale. Alors, ceux qui prétendent que ce n'est pas une guerre sanglante se trompent. Mais du côté ukrainien, on parle d'environ deux millions deux cent mille morts. Et si on ajoute les blessés, on dépasse les cinq millions.

Et les données semblent aller dans ce sens. Même Scott Blaber... non, pas Scott Blaber, Pete Blaber, un ancien de la Delta Force, quelqu'un qui sait de quoi il parle, a déclaré qu'il y avait des millions d'Ukrainiens morts. Parce que c'est la vérité. On peut essayer de le maquiller comme on veut, mais les Russes ne perdent pas trente mille hommes par mois. On en est très loin. Les Ukrainiens, eux, perdent un, deux, trois, parfois quatre mille hommes par jour. Et ils n'arrivent pas à recruter assez. Il y a un vrai déficit. C'est la réalité. Les Russes font tout correctement. Pas forcément comme certains en Occident aimeraient qu'ils le fassent. Beaucoup de gens disent qu'ils veulent que ça se termine, qu'ils veulent que ça se passe comme ci ou comme ça. Mais les Russes, eux, le font à leur manière. Comme le disait littéralement une chanson de Frank Sinatra.

Ils ont fait les choses à leur manière. Et c'est la réalité. Les Russes sont en train de gagner cette guerre. Et maintenant, ils vont aussi remporter la guerre psychologique, parce qu'ils vont retourner la situation contre les Britanniques, et ce sera l'effondrement. Quand les Russes vont lancer cette campagne pour frapper les centres de décision ukrainiens, ils vont rendre mortel le fait de travailler avec les Ukrainiens. En ce moment, sous terre, il y a tout un tas de gars de l'OTAN, beaucoup d'Américains aussi, qui bossent avec les Ukrainiens. Eh bien, ça va devenir mortel de faire ça. Ils ne vont pas frapper l'ambassade ni tuer des diplomates américains. Mais si des Américains ont des techniciens sur le terrain, sous terre, ces gens-là vont mourir.

Et quand ça arrivera, les rats quitteront le navire en train de couler, et les Ukrainiens se retrouveront seuls. Cela mènera, tôt ou tard, à l'effondrement total de l'Ukraine, ce qui pourrait se produire dès cet été. Le mois de juin va être un moment crucial. C'est d'ailleurs pour ça que je suis un peu enthousiaste. Je ne savais pas encore tout ça quand j'ai décidé d'aller en Russie en juin, mais je vais me retrouver là-bas pendant l'un des mois les plus importants de toute cette guerre. C'est un mois de décision. Je pense que le résultat est évident, mais malgré tout, il sera disputé. Zelensky a annoncé que juin serait le mois où il lancerait la fameuse offensive de drones, celle qui devait briser la volonté du peuple russe.

Entre seize et vingt mille drones sont fournis par l'armée britannique. Zelensky parle de lancer jusqu'à six mille drones par jour contre des cibles russes. Les Russes vont riposter. Ça va devenir très moche, très vite. Tout ça devrait se passer en juin. Je ne sais pas... À Saint-Pétersbourg, on dit que la nuit, il faut sortir. Ils lèvent les ponts, on regarde les bateaux passer, les étoiles... c'est magnifique. Mais je pense qu'on aura droit à un tout autre spectacle de lumières, parce que c'est ça, la réalité de la guerre. Et ce sera un mois décisif. Je pense que ce sera le mois où l'Ukraine cessera de fonctionner comme un État-nation moderne, pour devenir une nation en plein effondrement, en déclin total.

#Danny

Oui, Scott, je sais que tu as un rendez-vous bientôt. J'allais te demander ton dernier mot sur Cuba, parce qu'on dit que les États-Unis se préparent à la guerre là-bas. Mais peut-être juste un petit commentaire là-dessus, et aussi si tu veux ajouter quelque chose avant qu'on termine.

#Scott Ritter

Bien sûr. Alors, pour Cuba, c'est très simple. On dirait qu'on essaie d'appliquer le même scénario que pour le Venezuela. C'est la même chose : on inculpe Maduro, on justifie son renversement. On inculpe Raúl Castro, on justifie son renversement. Mais le truc avec le Venezuela, c'est qu'à une époque, ce pays appartenait complètement aux États-Unis. Chevron y était présent. On contrôlait toutes les grandes familles. Puis Hugo Chávez est arrivé avec sa révolution, et Maduro a pris la suite. Mais au final, malheureusement pour le peuple vénézuélien, la CIA a réussi à revenir, à reprendre contact avec certaines personnes et à les racheter. Et c'est ce qui s'est passé : on a racheté le Venezuela. Et maintenant, on veut appliquer exactement le même modèle à Cuba.

Eh bien, Cuba, vous savez, la révolution, c'était dans les années cinquante. La mafia qui était là à l'époque n'y est plus. Ces familles sont parties depuis longtemps, comme, euh... la famille de Marco Rubio, par exemple. Donc, les gens qui vivent à Cuba aujourd'hui, ce sont des révolutionnaires, des enfants de la révolution. Ils n'ont connu que ça, la révolution, et ils la défendront. On ne peut pas les acheter. Vous n'allez pas les acheter. Sont-ils puissants ? Non, pas vraiment. Ils n'ont pas beaucoup d'armes. Ils vivent sous sanctions, et tout le reste. Mais l'idée que Cuba va s'effondrer, c'est une idée

fondamentalement fausse. Et j'espère vraiment qu'on ne mettra pas cette théorie à l'épreuve, parce que ce serait très mauvais pour nous. On n'a pas les troupes pour affronter Cuba. On ne peut pas occuper Cuba.

Et si on essayait d'occuper Cuba, on se retrouverait dans un combat vraiment, vraiment terrible avec le peuple cubain. Ce serait tragique pour les Cubains, mais ce serait aussi tragique pour les États-Unis. Voilà ce que je pense de Cuba : on croit pouvoir accomplir quelque chose qu'en réalité, on ne pourra pas accomplir. Et si on essaie quand même, ce sera un nouvel échec pour les États-Unis. Alors, pour conclure, comme je l'ai dit, je pars en Russie la semaine prochaine. J'appelle ça ma tournée de revanche, parce que, vous savez, la dernière fois que j'ai voulu aller au Forum économique international de Saint-Pétersbourg, le gouvernement américain m'a arrêté à l'aéroport, m'a pris mon passeport et m'a dit : « Vous ne pouvez pas voyager. »

Ce qu'on sait maintenant, grâce à certaines affaires criminelles en cours en Russie, c'est que les Ukrainiens ont demandé au gouvernement américain de me retirer mon passeport. Pourquoi ? Parce qu'ils ne voulaient pas que je prenne la parole au Forum économique international de Saint-Pétersbourg. Les Ukrainiens avaient peur de ce que je disais. J'étais considéré, et on le sait, comme l'ennemi numéro un de l'Ukraine par le Centre de lutte contre la désinformation. Je suis toujours sur leur liste. Le site Mirotvorets m'a marqué pour exécution, et c'est toujours le cas. Ils ont même envoyé une lettre piégée chez moi — bravo le service postal, on ne fait strictement rien. Donc oui, c'est bien réel.

C'est bien réel, tout ça. Ils ont essayé de m'arrêter. Ce sont eux qui ont déposé un faux affidavit par l'intermédiaire du bureau du FBI à Kyiv, ce qui a déclenché une perquisition du FBI chez moi, en prétendant que j'étais un agent russe. Cet affidavit est classifié. Je n'ai toujours pas le droit d'y avoir accès. Mais encore une fois, grâce à d'autres sources venues de Russie, on sait que ce sont les Ukrainiens qui ont fait ça. Et les Ukrainiens, sans doute, ne veulent pas que je voyage cette année. Mais je ne pense pas que l'administration Trump soit aussi réceptive aux pressions ukrainiennes que l'administration Biden l'était. Bref, le fait est que j'y vais, et que ça va être un grand moment. J'ai vraiment hâte. Et après ça, je vais passer une bonne partie du mois à faire différentes choses.

Je ne peux pas dire exactement ce que je fais, mais je peux dire que ce sera peut-être la plus grande chose que j'aie jamais faite en Russie. Et j'y vais en tant que journaliste indépendant. Je paie tout moi-même. Je ne suis financé par personne, à part vous. Si je vous en parle, c'est parce que j'ai un grand projet en cours. Il est financé à environ quatre-vingt-cinq pour cent, ce qui veut dire que j'y vais, et que je vais pouvoir accomplir beaucoup de choses. Mais vous savez, là-bas, on peut y aller et faire un peu de travail avec un certain niveau de financement. On peut y aller et faire la plupart du travail. Et puis, on peut y aller et tout faire. En ce moment, j'en suis au niveau "la plupart du travail est fait". Alors je voudrais simplement lancer un appel : si les gens vont sur skywriter point com, sur la page des dons, et qu'ils peuvent faire un don pour m'aider à y aller, afin que je puisse tout mener à bien... Ce serait formidable. D'ailleurs, une opportunité s'est présentée aujourd'hui même.

Je ne peux pas en parler, mais c'est une occasion unique. Personne n'a jamais fait ça avant. Et, euh, j'ai juste besoin d'un coup de main pour pouvoir le faire, parce que je dois tout financer moi-même. Je dois payer la sécurité du chauffeur, les interprètes, toute la production vidéo, tout ce genre de choses. Donc, pour réaliser ce projet, avec cette nouvelle opportunité qui se présente, il faut que ce soit financé. Alors je lance un appel, là, tout de suite, parce que ce voyage va être incroyable. Il va être dangereux, oui, mais vraiment passionnant. Et toutes les informations que je vais recueillir, je les renverrai vers vous, le public. C'est moi qui le fais. Je publie des articles, je fais des vidéos, et tout ça vous revient. Le but, c'est de vous donner plus de connaissances, plus d'informations. Alors considérez-moi comme votre outil, et aidez-moi à mener ce travail à bien. Ce serait vraiment apprécié.

#Danny

Le site ScottRitter.com est indiqué dans la description de la vidéo, vous pouvez y aller directement. Bon, sans plus attendre, on va s'arrêter là pour aujourd'hui. Mettez un « j'aime » pour que davantage de gens puissent entendre ce message. Rendez-vous sur ScottRitter.com, vous pouvez soutenir son prochain projet. Et pensez aussi à soutenir cette chaîne, le lien est dans la description juste en dessous. Je reviendrai bientôt. En fait, je pars aussi pour le week-end, mais des extraits inédits seront publiés pendant ce temps, donc je posterai tout ça. Sans plus attendre, on se retrouve très vite. Merci beaucoup, Scott. Prenez soin de vous, tout le monde. À bientôt !